

DANS LE SILLAGE DU PÈRE MAUNOIR

Un Jésuite breton
le Père Vigouroux

Extrait de
PRIÈRE ET VIE
9, rue Monplaisir
— TOULOUSE —

dans le sillage du Père Maunoir

un jésuite breton le Père Vigouroux

« Le plus grand contentement de Dieu et son plus grand amour. »

(Devise du R. P. Maunoir.)

Il est bien difficile de définir le P. Vigouroux, car la simplicité ne se définit guère, « C'est un homme de Dieu », disait-on, et cela disait tout.

Dès l'abord, l'austérité du religieux exemplaire pouvait impressionner : avant tout un homme de devoir, toujours méthodique, ponctuel, d'une exactitude presque méticuleuse, mais aussi un grand malade tenant par un miracle d'énergie. Et pourtant aucune raideur stoïcienne : le visage émacié, tendu par la fatigue, s'éclairait bien vite d'un sourire très humble, très bon, tout accueillant. Des yeux noirs, vifs, perçants, un regard qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme : un regard très doux, cependant, profond et limpide comme celui d'un enfant, car il voyait toutes choses en Dieu, avec autant de bienveillance que de lucidité.

Il semblait vivre en dehors du temps, presque immatériel, et pourtant nullement étranger en son pays : notre « franche et secrète Bretagne » lui avait transmis ses qualités profondes, cette discrétion et cette générosité innées de nos vieilles familles paysannes. Prêtre et religieux, il restait un vrai « Plougastel ».

A la frontière de la Cornouaille et du Léon — un pont moderne met le bourg à 10 km de Brest — Plougastel semble avoir assumé les qualités contradictoires des deux pays. L'austérité léonarde s'y reflète déjà dans la coiffe des femmes tandis que, dans les costumes de fête, le jeu harmonieux des couleurs, du lilas, du vert et du bleu, chante encore la douceur cornouaillaise, la sensibilité de la Bretagne du sud. La vieille église a été détruite par les bombardements, mais le calvaire subsiste,

l'un des grands calvaires bretons. Qu'on n'y cherche point la vie exubérante et tumultueuse de Guimiliau ! Les personnages de Plougastel défilent en leur granit, calmes, graves et assurés, témoins de la Passion du Christ et du triomphe de sa Résurrection.

Encore quelque peu isolé dans sa presqu'île et dans sa dignité, Plougastel, au début de ce siècle, vivait d'une vie chrétienne ardente et grave.

« santig »

« Pour ne pas perdre le souvenir des bienfaits de Dieu », le Père Vigouroux a noté lui-même, avec une charmante fraîcheur, les grâces reçues en sa pieuse enfance. Nous les situerons dans leur cadre verdoyant.

En contrebas de Plougastel, Kerdraon se cache dans la vallée dont l'eau limpide, dit-on, « casse la faim et la soif ». Pureté des sources, pureté de la vie dans cette famille où la foi est si vivante et profonde ! Le père est un « homme droit », un solide chrétien : « La foi était sa lumière et il se laissait guider par elle bonnement, simplement, sans discuter. » La mère, si pieuse, a autrefois rêvé des missions lointaines ; maintenant elle veille avec une sollicitude de tous les instants — « un véritable ange gardien » — à l'éducation de ses huit enfants, filles et garçons régulièrement alternés : Pierre est le second de la famille, l'aîné des fils. « En préparant les repas ou en faisant quelque autre travail, la maman apprend à ses enfants leurs prières et le catéchisme ; le père « préside lui-même les grâces » ; tous les soirs on lit la vie des saints, on récite en commun au moins deux dizaines de chapelet et le chapelet entier pendant les mois de mai et d'octobre.

Cette dévotion du chapelet, qu'on retrouvera si souvent dans la vie du P. Vigouroux, apparaît donc comme une tradition de famille. « Mon père avait toujours le chapelet en poche ; quand il allait vendre des fraises à Landerneau, il partait la nuit et tout en allant ainsi dans sa voiture, il récitait son chapelet. » La maman l'inculque à ses enfants : « C'est elle qui m'habitua à ne jamais me mettre au lit sans avoir mon chapelet autour du cou. C'est elle encore qui me disait de prier, de réciter le chapelet lorsque j'allais garder les vaches. » Les enfants obéissaient fidèlement : « C'était une des premières choses que nous faisons en arrivant au champ ; nous apprenions ensuite la leçon de catéchisme, puis nous nous amusions. » On pense à Bernadette, aux petits bergers de Fatima, on pense aussi au Bienheureux Père Pierre Favre au Villaret, à tous ces petits pâtres aimés de Dieu et de Notre-Dame. Déjà se révèle l'attrait profond de l'âme : « J'avais le goût de la prière, et je me retirais parfois à l'écart pour prier, je récitais mon chapelet sur le tas de foin

où j'étais sûr que personne ne viendrait me chercher. » La dévotion à la Sainte Vierge s'intensifie encore dans les grands pardons bretons, Rumengol, le Folgoat : « Nous faisons le pèlerinage en voiture, nous partions très tôt le matin, nous mangions sur l'herbe... Souvenirs d'enfant, souvenirs délicieux! »

Mais si tout porte l'enfant d'un seul élan vers Dieu, si tout protège son innocence, il n'ignore pas la menace du mal qui rôle aux alentours, qui pourrait se glisser en lui. Comme bien des natures énergiques, le petit Pierre est porté à la colère : son père le fouette un jour (il avait peut-être trois ans), la maman trouve un autre jour le mot qui reste, qui pénètre jusqu'au fond de l'âme : « Oh! va mab kez, ma n'en em gorijes ket, te' yei d'an ifern! » (Mon pauvre garçon, si tu ne te corriges pas, tu iras en enfer!) « Cette parole me fit plus de bien que ne m'auraient fait toutes les corrections du monde, cela me donna une crainte très salutaire de l'enfer et c'est à partir de ce moment surtout que je commençai à me corriger. » Désir du ciel, crainte de l'enfer, voilà la vie de l'enfant orientée déjà vers les fins dernières : « Quid hoc ad æternitatem? » aurait-il dit volontiers avec saint Louis de Gonzague que sa mère lui avait aussi appris à invoquer.

On s'explique dès lors son extrême délicatesse de conscience qu'effarouche l'ombre même du péché. Il est « inconsolable » d'avoir répété par mégarde un juron proféré par un voisin, il « fuit avec horreur tout ce qui peut blesser la pureté. » Ses camarades l'ont surnommé « Santig » (le petit saint) et lui-même ajoute humblement : « Ce nom, je ne le méritais sans doute pas, je le mérite encore moins aujourd'hui car mes péchés se sont multipliés avec le nombre de mes années. » Lumière de la grâce qui éclaire les saints sur l'horreur de la moindre imperfection!

Cette grâce est un appel auquel Dieu se plaît à associer les autres saints. En entendant lire leur vie le petit Pierre désire leur ressembler, fût-ce au prix du martyre; il se répète : « Pierre, il faut que tu sois un saint. » Mieux encore la présence de sa mère, plus tard son seul souvenir, l'appelle à plus de générosité : « Ma mère désire que je sois ni plus ni moins un saint, et si elle savait ce que je suis en réalité, elle serait désolée. Il faut du moins que je travaille à réaliser cet idéal qu'elle a rêvé pour moi. Après avoir reçu une éducation comme celle que j'ai reçue, je serais impardonnable si je n'étais pas un saint, si du moins je ne travaillais pas à le devenir, je serais indigne d'une telle mère. »

Et lorsqu'il écrit ceci, à 32 ans, il ajoute : « Les lettres que je reçois d'elle m'édifient profondément ; je me fais de nouveau petit enfant pour recevoir les bons conseils de ma mère. »

Cette docilité s'allie fort bien à une volonté énergique et décidée. Très tôt, Pierre Vigouroux sait ce qu'il veut et, mieux encore, ce que Dieu veut pour lui. La vocation est nette : « J'ai toujours pensé être prêtre, dès ma plus tendre enfance. » Dans ce but il désire poursuivre ses études : « Si je suis allé au collège, ce n'est point poussé par mes parents ou par d'autres personnes, mais parce que je l'ai bien voulu. »

Il passera six ans à Lesneven, en plein cœur du Léon, au solide collège Saint-François : très bon élève, il gardera un excellent souvenir de ses professeurs. Mais surtout sa dévotion s'oriente davantage, semble-t-il, vers la personne même du Christ. Préfet de la Congrégation du Sacré-Cœur, il entre dans l'esprit de cette consécration avec le sérieux qui le caractérise : sous les formules conventionnelles le collégien retrouve la loi d'amour et de charité. Il a « faim de la communion » quotidienne où Dieu se plaît à lui donner « beaucoup de consolations ».

Cette note de « consolation » s'intensifie au Séminaire où il passe « quatre années délicieuses » : « Je sentais la présence de Dieu en moi, je la goûtais; j'aimais surtout à vivre en union avec Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie, je pensais à lui, j'élevais souvent mon âme vers Lui. » Je goûtais parfois des consolations si grandes que cela me coûtait de vivre, j'aurais été content de mourir et je trouvais l'exil bien loin; je désirais m'unir à Dieu le plus étroitement possible. Je cherchais à me consoler en me disant le matin que je serais peut-être mort avant la fin de la journée. »

C'est de cette époque que date son acte quotidien de préparation à la mort dont la pensée lui restera toujours présente. Ou plutôt ce qui lui est présent, c'est la pensée de Dieu vers qui la mort n'est qu'un passage.

« Vous m'avez donné, ô mon Dieu, durant mon séminaire, le désir de vivre le plus possible en votre présence, de vivre de cette présence en Vous rendant présent à moi comme je suis présent à Vous à tout instant. Je trouvais que c'était tout naturel, tout normal de vivre ainsi en votre présence, ô mon Dieu, de rendre cette présence consciente, puisqu'il n'y a rien de plus réel, de plus vrai. Je trouvais qu'étant présent à Vous à tout moment, c'était insensé de vivre comme si cela n'était pas, c'était une sorte d'irrévérence à votre égard, et en même temps une perte de grâce pour nous.

» Je me disais aussi qu'étant appelé à vivre avec Vous durant toute l'éternité, il était tout naturel de commencer déjà cette vie ici-bas en vivant le plus possible en union avec Vous; et que, d'autre part, puisque notre bonheur au ciel consistera à vivre avec Vous, notre bonheur ici-

bas doit consister aussi à vivre en votre présence, que cette vie doit nécessairement être pour nous une source de joies, de consolations, que nous ne pouvons pas trouver sur terre de bonheur plus grand que de vivre avec Vous, en votre présence. »

Avec ces redites si caractéristiques ce texte traduit bien l'élan juvénile d'une âme déjà toute orientée vers Dieu, fascinée par sa splendeur. Son ardeur lui ferait volontiers brûler les étapes, Dieu va peu à peu lui enseigner son chemin à lui, un long chemin de patience.

Roz - Avel

Insensiblement, au cours de ces années, à travers la vocation sacerdotale, l'appel à la Compagnie de Jésus se précise : D'abord une image du P. Maunoir aperçue dans l'armoire de son père quand il était tout petit; puis une parole d'un professeur dite en passant, la présence des Pères jésuites venant prêcher les retraites au collège; pendant son séminaire, une mission donnée à Plougastel; enfin la retraite d'élection, décisive, à Kerbénéat, chez les Bénédictins : « Je désirais me faire religieux pour me consacrer plus complètement à Notre-Seigneur, pour me donner entièrement à Lui par les vœux. »

Comment le Seigneur va-t-il accepter ce don? Le 25 juillet 1929, c'est la prêtrise, le 18 septembre, l'entrée au noviciat de Laval. Après les années de formation, un peu abrégées, c'est le retour en Bretagne. En 1938, il est à la résidence de Quimper, centre des missions bretonnes : Roz-Avel (Colline du vent). Le cœur du bienheureux P. Maunoir y continue de veiller sur les apôtres dispersés aux quatre vents de l'Esprit pour continuer son œuvre. L'ardente charité du P. Vigouroux, sa connaissance et son amour de la Bretagne semblent le destiner lui aussi à ces missions; bien qu'il ne soit guère orateur, il aime prêcher, et la vive expression de son regard supplée à l'insuffisance de sa voix. Aussi s'offre-t-il à l'œuvre avec une générosité totale :

« Je voudrais accomplir toute la Volonté de Dieu, faire tout ce que le Bon Dieu veut ou désire de moi. Je voudrais pouvoir dire en mourant : Seigneur, j'ai accompli toute votre Volonté : *consummatum est!* Je serais vraiment désolé si, à l'heure de ma mort, je devais me dire : j'ai manqué de générosité, j'ai reculé devant le sacrifice, je n'ai pas accompli toute la Volonté de Dieu sur moi. Je suis prêt cependant, je crois, à faire tout ce que Notre-Seigneur désire de moi. »

« Toute la Volonté de Dieu sur moi » : Dieu agrée son « Suscipe », mais selon sa manière à Lui, qui n'est pas la nôtre. Ce Jésus qui va le

prendre avec Lui, qu'il va désormais suivre pas à pas, c'est Celui qu'il voyait naguère en montant de Kerdraon à Plougastel, se détacher sur le côté du grand calvaire, portant sa croix.

Le jeune religieux est heureux de sa fatigue, de se dépenser pour le Seigneur : « J'ai toujours désiré *user ma vie* au service de Dieu et des âmes. » Dieu le prend au mot : c'est en effet l'usure rapide, l'âme ardente rêvant encore de grandes œuvres, le corps épuisé exigeant de longs repos. Bientôt sa pauvre santé ne lui permet plus les missions; du moins peut-il encore se faire entendre dans les communautés religieuses où il aime à exercer son zèle. Après la santé le temps va lui manquer : l'obéissance l'appelle aux fonctions ingrates de ministre et d'économiste dans cette maison qui abrite alors les Pères âgés ou malades. Veiller aux mille détails de la cuisine, de la lingerie et du jardin, faire des comptes, écouter les doléances des uns et des autres, être constamment dérangé, n'avoir jamais de temps pour un travail personnel, c'est pour de longues années la vie d'humble service, la vie cachée de Nazareth.

Pour un homme aussi consciencieux que le P. Vigouroux, un premier souci est cette tension que nous connaissons tous entre différents devoirs, tous aussi exigeants, aussi primordiaux en apparence et dont certains seront nécessairement un peu laissés de côté. Il manque de temps pour préparer à fond ses conférences mensuelles à diverses communautés, il manque de temps pour toutes les œuvres qui le mettraient un peu en valeur. Cependant il confesse, il confesse même beaucoup (environ huit cents confessions, note-t-il au mois de mars) et il lui faut « s'entretenir, étudier afin de résoudre les différents cas qui se présentent ».

Pour cela il est bien résolu à consacrer au moins un quart d'heure chaque jour à une étude de théologie morale, comme il le fait pour l'Écriture Sainte. Certains jours, pourtant, c'est l'humble aveu de sa faiblesse : « Vraiment, je suis débordé et ma santé ne me permet pas de prendre sur mes nuits pour travailler : ce serait encore pire. »

Cette conscience professionnelle se marque mieux encore dans sa vie de prière. Chaque mois, chaque semaine, il s'examine là-dessus et la régularité même de ces comptes rendus marque la persévérance soutenue de son effort vers Dieu. Il n'est pas fait mention de consolations semblables à celles de l'enfance et du séminaire : le religieux semble marcher dans la foi nue, mais avec une fidélité de tous les instants, pas à pas avec le Seigneur. Ses confrères se souviennent de sa ponctualité aux exercices communs, dans les moments mêmes où, à bout de forces, il semblait tenir debout comme par miracle. Humblement, il continue de noter s'il a bien préparé sa méditation, s'il a observé les « additions » et autres avis de saint Ignace pour l'oraison; son intense respect de la

Majesté divine lui fait juger qu'il n'apporte pas encore assez d'attention, de dévotion à ses prières vocales, à ses chapelets (deux ou trois par jour) : « Je dois veiller à traiter Dieu avec beaucoup de respect, avec le summum du respect. »

On serait tenté de le trouver peut-être un peu minutieux, mais à travers cette grisaille s'exprime toujours cette recherche ardente d'une union de plus en plus intime avec Dieu, Notre-Seigneur. Certaines expressions reviennent sans cesse avec une insistance significative : « Vie en présence de Dieu, vie d'intimité avec Notre-Seigneur » ; être avec Lui, agir avec Lui, pour Lui, par amour pour Lui » ; et toujours, partout, sous une forme ou sous une autre, le « Dieu seul » qui est le mot-clé de toute sa vie.

Ou plutôt — car le P. Vigouroux n'est pas homme à se payer de mots — ce « Dieu seul » est la seule réalité de toute sa vie. Qu'il veille à garder le recueillement, les règles de modestie, à réprimer toute vaine curiosité, ce n'est jamais pour faire de la vertu mais parce que Dieu est là et qu'il ne faut surtout pas l'oublier. S'il se préoccupe tant d'être « réglé dans ses occupations », de ne pas perdre de temps, de « sanctifier son travail », c'est pour « communier à Dieu en faisant sa Volonté. » S'il se montre doux, patient, indulgent, compréhensif, on attribuerait volontiers à un heureux caractère cette égalité d'humeur et cette exquise bonté ; mais il avoue lui-même qu'il est « un peu vif » et c'est « en aimant le prochain de l'amour même du Cœur de Jésus » qu'il trouve cette douceur et cette indulgence. Toujours, dans les moindres détails de la vie pratique, se maintient le souci d'être « surnaturel en tout, d'agir avec esprit de foi, de prier, de consulter Notre-Seigneur, la Sainte Vierge avant d'agir ».

« Dieu seul : tout le reste n'est que vanité. » C'est à cette lumière qu'il chemine et que s'oriente son intention : « Tout pour Dieu, rien pour moi. » Avec cette intransigeance et cette logique qu'il apprécie tant chez saint Jean de la Croix, il note, après avoir relu la « Montée du Carmel » : « J'ai mieux compris que l'amour seul compte, que l'amour supplée à tout, que l'amour vaut mieux que toutes les actions extérieures, que plus je serai uni au Christ par l'amour, plus je ferai de bien, plus ma vie sera féconde. Je ne dois pas chercher à ce que ma vie soit très longue, mais je dois chercher à atteindre le plus haut degré d'amour possible, avec l'aide de la grâce de Dieu. Si je meurs, ma vie n'est pourtant pas finie et ma vie après ma mort sera d'autant plus féconde que mon amour sera plus grand. Il vaut mieux mourir jeune avec un grand amour que mourir à un âge avancé avec moins d'amour. »

Aussi quand à la veille d'une grave opération le Père intensifie son

acte de préparation à la mort, chez l'homme de quarante ans, on retrouve amplifié, mûri, l'élan joyeux du séminariste vers son Dieu : « Dès que cette heure aura sonné pour moi, je me jetterai, me semble-t-il, avec une ardeur, un élan irrésistible dans l'Océan de sa Divinité. Je m'unirai à Lui de toute la force de mon âme. Tout mon être tend vers Lui, a soif de Lui et dès que le voile sera déchiré, j'adhérerai à Lui, avec tout l'amour de mon cœur, pour ne plus jamais en être séparé : Dieu seul me suffit, avec Lui, en Lui, je possède tout. »

Avec cette humble sincérité qui fut toujours la sienne, le Père, cherchant ce qui pourrait le retenir en ce monde, n'a trouvé qu'un seul désir : « travailler au salut des âmes... aussi longtemps que le bon Dieu voudra. »

« J'aime ces âmes pour lesquelles Jésus a versé son sang, j'aime particulièrement les âmes consacrées que Jésus a appelées à Lui, pour lesquelles Il a manifesté un amour de prédilection, ces âmes qui ont fait de grands sacrifices pour se donner à Lui et qui souvent sont délaissées, dont personne ne s'occupe sérieusement, qui ne sont pas soutenues, encouragées, éclairées... Toutes les souffrances que j'aurai à supporter à l'occasion de cette opération, je les offre en union avec celles de Jésus pour les âmes afin que Dieu le Père en soit glorifié. » Cette intention est ancrée en lui si profondément que dans l'inconscience qui suit l'anesthésie on l'entend murmurer : « Mon Dieu, pour les âmes... »

C'est bien la note vraie de son apostolat : servir Dieu, servir le prochain dans la souffrance, dans l'humiliation, dans le renoncement de tous les instants ; se vider de soi-même pour se remplir de Dieu, se laisser remplir de Dieu pour le donner aux autres. Ses ministères mêmes lui offrent l'occasion de se renoncer : il ne veut pas choisir ceux qui lui plaisent, mais attendre la décision de l'obéissance, il désire aller de préférence à ceux qui lui coûtent le plus, aux plus humbles, à ceux qui le mettent le moins en vue.

Il est des silences qui parlent : pour qui venait demander lumière et paix, l'effacement volontaire du prêtre, sa discrétion était déjà une réponse ; un regard, un sourire suffisaient ensuite à dissiper l'illusion présomptueuse ou à calmer le scrupule apeuré. Si l'on manquait de confiance et de force, l'exemple de sa prière entraînait à chercher en Dieu l'unique appui.

Tout en lui ramenait ainsi à l'essentiel : « Ma vie c'est la prière... Je perdrais tout si je perdais l'esprit de prière... C'est cette ferveur dans la prière qui sera ma force, mon soutien, qui fera aussi l'efficacité de mon apostolat. » Ainsi l'union au Christ est ouverture aux autres et le souci des autres unit davantage au Christ : « Recourir à Notre-

Seigneur. Compter sur Lui. M'abandonner à Lui pour qu'Il me sanctifie selon ses désirs, pour qu'Il me rende pur, humble, charitable comme Lui en me communiquant sa pureté, son humilité, sa charité. »

Là était vraiment le secret de l'ascendant du P. Vigouroux : il enseignait non ce qu'il savait mais ce qu'il était, ou plutôt ce qu'un Autre était en lui. Il se voyait une pauvre santé, des dons oratoires médiocres, pas beaucoup de temps pour se cultiver, mais malgré toutes ces limites, en raison même de leur acceptation volontaire, on sentait passer à travers lui la charité du Christ.

« Pretiosa in conspectu Domini... »

Les années passent. Le P. Vigouroux est demandé par des Communautés religieuses de plus en plus nombreuses et diverses; il ira même jusqu'en Hollande. Des Congrégations entières lui font confiance : Kermaria, Créhen. Les supérieures apprécient la sûreté de son jugement, son étonnante mémoire des âmes et surtout un sens de Dieu qui aide chacune à discerner sa très sainte Volonté selon sa vocation propre.

Mais sa santé décline de plus en plus. L'été de 1960 le voit encore passer pour quelques retraites, toujours dévoué, discret, souriant, mais visiblement il n'a plus qu'un souffle de vie. « Il est transparent », disait-on. Mot d'une naïve profondeur! Dieu même, en effet, transparaissait, et parfois avec une autorité singulière, en cet homme exténué qui s'avouait plus que jamais « un bien pauvre instrument ».

A l'automne, son supérieur l'envoie une fois de plus se reposer au monastère des Augustines de Pont-l'Abbé, admirables hospitalières; mais les forces ne reviennent pas. Au début de novembre se révèle enfin, trop tard, le cancer à l'estomac; puis dans la nuit du 13 au 14, c'est l'hémorragie violente nécessitant le lendemain son transfert dans l'hôpital même. Sa fin semble imminente : il l'attendra pendant six semaines, achevant de se consumer peu à peu, acceptant jusqu'au bout, avec une entière lucidité, cette lente destruction de son être.

Silencieux, immobile, le chapelet à la main, il s'offre, avec toujours ce souci presque scrupuleux de ne rien omettre de la Volonté divine, le regard fixé sur la Passion du Maître. Lui offre-t-on de sucrer un remède trop amer, « Il ne faut refuser aucune souffrance », répond-il en pensant au Christ « abreuvé de fiel. » Sa seule crainte est d'être trop bien traité, pas assez en pauvre, qu'on lui consacre plus de temps qu'aux autres malades : il s'intéresse d'ailleurs à tous, demande de leurs nouvelles, se réjouit de leur guérison.

Son autorité avait toujours été tempérée de discrétion et de délicatesse ou plutôt cette délicatesse charmante était l'expression même d'un renoncement de tous les instants : sa maladie la rend plus exquise encore.

Les visites affluent : de Roz-Avel et de Plougastel, bien sûr, mais aussi de partout, prêtres, religieuses, laïcs. Le Père a donné ordre de ne refuser personne : « Si je peux faire encore un peu de bien... » ou même tout simplement : « Si cela leur fait plaisir... » On lui objecte : « Mais cela vous fatigue. » Le malade sourit : « Même ouvrir les yeux me fatigue. » Qu'importe? « Le prêtre est un homme mangé », aimait-il à répéter après le P. Chevrier. Ainsi il reste prêtre jusqu'au bout, donnant une dernière absolution à son médecin, bénissant, conseillant encore d'une voix presque éteinte, jusqu'au jour même de sa mort. Il ne peut plus dire la messe, il la vit.

Aussi, à la vue de ce mourant, ce n'est point la pitié qui domine, mais un sentiment intense de respect, car on sent là quelque chose de très grand, la présence du Seigneur Jésus vivant et souffrant dans son serviteur. Le mystère chrétien, mystère de mort et de vie, de souffrance et de joie, s'achève dans une paix souveraine, celle qui se reflète dans ce regard radieux; et sur le visage décharné, diaphane, déjà pour ainsi dire spiritualisé, c'est un « sourire extraordinaire », selon l'expression même de tous les visiteurs, un sourire qui n'est plus de la terre, mais qu'illumine déjà la joie du Paradis. Oui, tous ceux qui ont visité le P. Vigouroux se mourant dans sa chambre d'hôpital, qui ont vu cet inoubliable sourire, tous ceux-là, fussent les moins mystiques, ont senti que Dieu était très proche et que c'était pour eux une très grande grâce du Seigneur. « Je voudrais pouvoir amener ici tous mes moines », disait en sortant un abbé bénédictin.

Fidèle à ses habitudes, le Père notait au jour le jour ses « pensées du temps de la maladie, du 14 novembre au... » (au jour et à l'heure que Dieu voudra, disait-il). Voici le début de ce petit carnet tout simple, comme l'était la mort elle-même aux yeux du P. Vigouroux.

« 14 novembre 1960. Mon état s'aggrave. C'est l'épreuve, la croix. Mais je pense que la plus grande grâce que Dieu puisse accorder à une âme, c'est de lui faire partager les souffrances de son divin Fils. Aussi je suis heureux, content : que la Volonté du Seigneur s'accomplisse pleinement en moi. »

« 15 novembre. Au début, la mort me paraissait effrayante. Rencontre décisive avec Dieu : un Dieu tout-puissant, infiniment saint, et moi néant, misère, rempli de péchés. Mais j'ai été éclairé. Nous avons un Médiateur : le Christ Jésus. La mort est une rencontre avec Notre-Seigneur et je médite sur les rencontres de Jésus avec les hommes dans

l'Évangile : quelle bonté! quelle douceur! Je dois donc aussi envisager cette rencontre avec confiance, avec joie : joie de trouver Jésus dans la lumière, de m'unir à Lui pour toujours. Oui, une grande joie, fruit de l'Amour, d'un amour souverain qui me le fait préférer à tout. »

Les thèmes majeurs sont ainsi marqués dès le début, puis la méditation s'oriente d'abord vers la Passion :

« 18 novembre. J'avais eu bien des fois cette pensée : *il me semble qu'il manquerait quelque chose à ma vie si je venais à mourir sans avoir souffert*. Ce désir, Dieu le satisfait en ce moment. Je suis content. Dieu me gâte : je Le bénis et L'en remercie. La plus belle mort que l'on puisse souhaiter, c'est de mourir comme Notre-Seigneur sur la croix. »

Aucun dolorisme cependant, comme en témoignent ces réflexions du 21 novembre : « Je remercie Dieu de mon épreuve. Elle est pour moi une grande grâce. La maladie est un don de Dieu aussi bien que la santé. Je ne crois pas cependant que l'on puisse dire — comme m'écrit quelqu'un — que ce soit un don meilleur nécessairement. Si la maladie avait été un don meilleur, comment se fait-il que Jésus ait guéri tant de malades? En leur accordant la santé Il leur accordait nécessairement un don meilleur que la maladie. »

L'Extrême-Onction, le 23 novembre, apporte encore un surcroît de paix. A mesure que les forces déclinent, l'appel vers Dieu se fait plus pressant, témoin cette élévation qui résume toute sa vie :

« 2 décembre. Oui, Jésus, je crois que je Vous aime de tout mon cœur. Je Vous aime par-dessus tout, plus que tout. Vous êtes, ô Jésus, mon unique amour, Votre amour, me semble-t-il, remplit mon cœur. Je ne me sens attaché à rien en dehors de Vous, et tous ceux que j'aime, je les aime en Vous, de Votre amour. Je crois, ô Jésus, Vous avoir toujours aimé. Vous m'avez attiré à Vous très tôt, dès ma tendre enfance. Il me semble n'avoir cherché que Vous. J'ai eu sans doute bien des faiblesses, mais Vous me les avez pardonnées. J'ai cherché toute ma vie à m'unir à Vous, à tout faire par amour pour Vous. C'était là ma vie. Je trouvais là ma force, ma consolation, ma joie. Vous avez été, ô Jésus, tout pour moi. Vous êtes toujours, plus que jamais, tout pour moi. »

L'attente se prolonge, douloureuse, sans troubler sa paix :

« 5 décembre. Je suis dans la paix, non pas une paix sensible, mais plutôt une paix de volonté. On me dit d'être en paix, de ne m'inquiéter de rien. Je fais confiance, je m'abandonne. Ma paix, je crois, me vient de Dieu, paix calme, sereine. Établissez-moi, ô Jésus, de plus en plus

dans votre paix, cette paix que Vous seul pouvez donner. Donnez-moi donc, Jésus, cette paix qui vient de Votre Cœur, donnez-la moi par l'intermédiaire de votre Sainte Mère, reine de la paix. Je ne veux pas, ô Jésus, d'une paix qui viendrait de moi, qui s'appuierait sur mes mérites, sur mon passé, paix qui pourrait me donner un certain orgueil, une certaine complaisance en moi. C'est votre paix seule que je désire, une paix venant de Vous uniquement, paix sûre, stable, durable, paix qui surpasse tout sentiment. Cette paix je Vous la demande instamment : c'est la seule vraie paix, il n'y en a pas d'autre. »

« 6 décembre. Soyez, ô Jésus, ma paix. Affermissez-moi et maintenez-moi dans votre paix jusqu'à la fin, jusqu'à ce que je jouisse enfin de vous définitivement, jusqu'à ce que je me repose en Vous pour toujours.

» Vous êtes tout pour moi, ô Jésus. Je ne me sens attaché à rien en dehors de Vous. Je fais volontiers le sacrifice de ma vie terrestre, de mes activités en ce monde, pour entrer en Votre possession, pour m'unir à Vous, car Vous êtes meilleur que tout. En Vous je trouverai infiniment plus et mieux. En Vous, par Vous, avec Vous j'espère aussi travailler davantage à votre gloire, à l'extension de Votre Règne en ce monde, faire plus de bien aux âmes. Je voudrais du moins continuer après ma mort à faire du bien sur la terre, si je le mérite, si les nombreuses infidélités de ma vie n'y mettent pas obstacle. »

Ce souci des autres s'intensifie encore les jours suivants, soit qu'il marque sa reconnaissance pour l'amitié et l'affection qu'on lui témoigne, soit qu'il exprime le désir de « ne pas jouir égoïstement du bonheur du Ciel sans penser à ceux de la terre, sans les aider, sans venir à leur secours. »

« 13 décembre. Non certes je ne voudrais pas, du haut du ciel, contempler mes frères ici-bas dans leurs combats, leurs épreuves, leurs tentations sans faire pour eux tout ce que je pourrai pour les aider à triompher dans leurs luttes, à supporter patiemment leurs épreuves, à vaincre leurs tentations.

» Jésus a achevé sa vie ici-bas sur la Croix et c'est la Croix qui a rendu sa vie féconde. Il me donne la grâce de Lui ressembler un peu sur ce point. Je suis content de souffrir tout ce que le bon Dieu voudra, je me sou mets pleinement à sa Volonté. Et c'est peut-être par ces souffrances que ma vie aura aussi sa pleine valeur aux yeux de Dieu.

» Je me détache de tout. Plus rien ne me retient ici-bas. Comment ne pas désirer le ciel où je retrouverai tout en Dieu? Comment ne pas désirer Dieu qui me comblera au-delà de tous mes désirs, qui me satisfera pleinement? »

« 14 décembre. Dieu seul! Je ne veux plus que Dieu. Je ne désire plus que Lui. Tout ce qui est en dehors de Dieu n'a plus de saveur pour moi. Mes regards sont tournés uniquement vers Dieu, vers le Ciel. Je ne veux plus regarder en arrière, vers tout ce que je quitte. Car au fond je ne quitte rien : en Dieu je retrouverai tout éminemment.

» Mon âme soupire après Dieu, mon âme a soif de Dieu.

» Mon Dieu je Vous aime, mais augmentez encore mon amour pour Vous. Emplissez mon cœur de cet amour. Mon cœur est à Vous. Je ne sens vraiment dans mon cœur aucune attache à quelque chose en dehors de Vous. Faites-moi mourir dans un suprême acte d'amour et que je Vous aime éternellement.

» O Jésus, Vous avez dit en vous adressant à votre Père : « Là où je suis, je veux qu'eux aussi soient! » Vous m'introduirez donc, ô mon Sauveur, non seulement dans la demeure de votre Père, mais bien « là où Vous êtes », au sein de la Trinité. Vous me ferez entrer dans ce courant d'amour qui va de votre Père à Vous, mon Jésus, de Vous à votre Père, dans l'Esprit. Quelle destinée! Je vivrai de cet Amour infini! Je serai pleinement rassasié! Je boirai à cette source d'eau vive. Vous avez dit, ô Jésus, que Vous donnerez à vos élus une eau à boire et celui qui boira de cette eau n'aura plus jamais soif. Donnez-moi, mon Sauveur, de cette eau. J'en ai soif. Que je boive éternellement à la source de l'Amour infini. »

A partir du 15 décembre, la prière de l'Avent se fait encore plus insistante : « J'entends au fond de mon cœur une voix qui s'écrie sans cesse : *Veni, Domine Jesu, Veni.* » Les notes, plus brèves, trahissent l'extrême fatigue. Mais s'il craint un moment d'être dans l'illusion, il suffit d'un mot de son supérieur pour le rassurer pleinement : « Je laisse donc plus que jamais mon âme aller à ces sentiments de confiance, de paix, de joie. » Tout est plus que jamais confié à la Très Sainte Vierge. Cependant la souffrance et l'épuisement lui arrachent ce mot si humain : « J'ai hâte : *Veni, Domine Jesu, Veni* », et, d'une main de plus en plus tremblante, le 20 décembre : « O Jésus, venez! Je mets toute mon espérance en votre Cœur Sacré, en votre Amour, en votre Bonté, en votre Miséricorde. Toute mon espérance repose sur Vous, ô Cœur de mon Sauveur. »

Ici s'achève le carnet. On le retrouva ainsi entre les mains du Père endormi d'un sommeil voisin du coma. On pensait qu'il ne s'en réveillerait pas : quarante-huit heures de coma et la mort, disaient les médecins. Il retrouva pourtant sa lucidité pour les dernières visites qu'il reçut encore, ses neveux étudiants enfin revenus en vacances. Tous ses jeunes confrères étaient partis en mission : le Père Supérieur lui avait

ordonné tout simplement d'attendre leur retour, le jour de Noël. Le Seigneur voulait ainsi qu'il vécût son Avent jusqu'au bout.

Le 24 décembre au soir, il sourit une dernière fois, de ce sourire inoubliable, à l'introit de la Vigile : « *Hodie sciatis quia veniet Dominus et salvabit nos; et mane videbitis gloriam ejus* » (Aujourd'hui, vous saurez que le Seigneur viendra et nous sauvera; et au matin vous verrez sa gloire.) A l'*Angelus*, on crut que c'était la fin : « Pas encore : il se trompe de cloches », dit le médecin; et, en effet, la vie se prolongea, très calme, quelques heures. Mais dès que les cloches se mirent à sonner dans la nuit pour l'office de Noël, alors, paisiblement, il s'endormit dans le Seigneur. « *Dies natalis* », la vieille expression liturgique prenait ici tout son sens : naissance du chrétien au ciel au moment même où sur la terre on célébrait la joyeuse nativité du Sauveur.

Les obsèques, en l'église de Saint-Mathieu de Quimper, le 27 décembre 1960, furent un reflet de l'accueil dans la Cité céleste en même temps qu'un adieu ému de son pays natal. Plusieurs cars étaient venus de Plougastel. Pour la consolation des siens, en ultime témoignage de sa foi et de son espérance, le P. Vigouroux avait demandé qu'on chantât le vieux cantique breton si populaire, le cantique du Paradis. Dès qu'à l'Offertoire on entonna : « *Jezus pegen bras ve...* », tous les gens de Plougastel, et toutes les religieuses en si grand nombre, et tous les voisins et amis, et dans le chœur qui les contenait à peine, les prêtres du pays, tous d'un accord triomphal, reprirent le chant d'espérance et de foi :

*Jezus pegen bras ve
Plijadur an ene
pa vez e gras Doue
Hag en e garante.*

(Jésus, qu'elle est grande la joie de vivre dans la grâce de Dieu et dans son amour.)

J. D.

[Handwritten signature]